

## *Claude Bolduc*



Photo : © J.-L. Geoffroy

par Guy SIROIS & Michel LAVOIE

2007

**Claude Bolduc est un écrivain québécois, au sens plein du terme. C'est à dire? Québécois dans l'esprit. Québécois dans l'expression, et l'Européen a l'impression que l'accent qu'il prise tant est «lisible» dès les premiers mots.**

**L'expression de la langue donne des saveurs particulières au texte. En effet, la richesse «langagière», tant dans l'écriture courante (par exemple, au Québec, on «échappe» un objet, alors qu'en Europe, on le laisse tomber...) Lorsque le texte s'en vient au langage populaire (par la nécessité des personnages), le lecteur doit parfois deviner le sens (souvent évident tout de même) du vocabulaire. L'exercice est bien agréable.**

**À sa première excursion en terre européenne (Besançon, 1997), une fois remis de sa surprise («Y a jusse moé qui avais pas d'accent!», relate-t-il inlassablement), il trouve**

**une façon de se présenter aux amateurs de littérature de genres : si vous trouvez intéressante en général la littérature d'essence nord-américaine, en voici de l'authentique, et en plus elle est tout aussi authentiquement francophone.**

**De la plus courte à la plus longue, ses histoires cherchent à *faire vivre* au lecteur les émotions fortes qui secouent ses personnages, ces pauvres hères ayant malencontreusement posé le pied sur les terres obscures du fantastique.**

**Claude Bolduc s'est inséré dans la littérature de manière très naturelle, peut-être pas «sans le faire exprès», mais les deux domaines qu'il explore particulièrement (la littérature jeunesse et le fantastique, les deux souvent intimement mêlés) l'ont assez rapidement projeté sur le marché du livre québécois. Sa jeunesse laisse présager une œuvre particulièrement importante, tant en volume qu'en qualité.**

# Biographie

Né à Québec en 1960, Claude Bolduc est un écrivain ayant découvert sur le tard qu'il en était un. Ses premiers gribouillages destinés à devenir des nouvelles, il ne les a faits qu'à l'âge de vingt-sept ans. Mais commençons par le début.

Solitaire de nature, il fut élevé à la campagne où les voisins étaient peu nombreux et éloignés, tout en demeurant fils unique jusqu'à l'âge de sept ans. Entre l'âge de neuf ans et de quatorze ans, quelques séjours dans un hôpital pour enfants ont sans doute contribué à faire de lui un garçon qui aimait s'inventer des histoires.

Dès ses premières lectures, son intérêt s'est porté sur des genres bien précis. Son premier Tintin, reçu à l'âge de sept ans, fut *Objectif lune*. C'était comme si, déjà à cet âge, il avait ressenti le besoin de s'éloigner du monde réel au profit d'un autre qui permettait à son imagination de véritablement prendre son envol. Quand il regardait la télévision, ce goût se précisait. Non seulement aimait-il les récits dans l'espace, sur d'autres planètes, mais aussi, et surtout, les histoires de peur. Il ne ratait jamais les films et les séries qui lui procuraient ces frissons bien-aimés.

C'est la nouvelle qui finalement l'a amené sur le chemin de l'écriture. Par le biais d'écrivains belges d'abord, qu'il a découverts à l'adolescence grâce aux éditions Marabout qu'on trouvait partout au Québec, puis d'auteurs anglo-saxons que le hasard plaçait sur son chemin. La passion de lire, tout doucement, s'est faite passion d'écrire.

Sa carrière littéraire a toutefois commencé au bas de l'échelle. Les années 1986-1989, à cet effet, furent déterminantes. D'abord l'arrivée dans une nouvelle région du Québec, l'Outaouais, où il ne connaissait personne, puis le retour aux études qu'il avait abandonnées à dix-sept ans. Tant de bouleversements ont vraisemblablement réveillé quelque chose qui sommeillait et, en 1989, paraissait sa toute première nouvelle dans un fanzine (pour la postérité : «Conte véreux»).

L'apprentissage de l'écriture a eu lieu à l'intérieur du petit milieu de la science-fiction et du fantastique avant de déborder, quelques années plus tard, dans le monde de la littérature générale, bien qu'il n'ait jamais écrit autre chose que du fantastique – et un brin de science-fiction. Après les fanzines, on a retrouvé sa signature dans quelques revues, puis au sommaire de différents collectifs. Parallèlement, un premier recueil, *Visages de l'après-vie*, est paru en 1992 chez un microéditeur.

L'écriture est devenue la chose la plus importante dans sa vie, si bien qu'une fois parvenu à l'université, il a de nouveau abandonné les études. Dédaignant les emplois sérieux, il s'est fait livreur de pizza, un travail de soir et de nuit qu'il a accompli pendant sept ans et qui lui permettait de consacrer ses heures les plus productives à l'écriture, celles qui suivent le réveil.

Ce nouvelliste dans l'âme s'est cependant aperçu que la nouvelle, dans le marché québécois, n'avait pas la faveur des éditeurs, ce qui l'a poussé à essayer une forme plus longue. De par son format, le roman jeunesse lui a plu, bien qu'il lui fallût refréner quelque peu son penchant pour le macabre et l'épouvante. Mais le compromis tient toujours : la littérature jeunesse lui permet d'atteindre un plus vaste lectorat, tandis que la nouvelle pour adultes lui permet de faire ce qu'il aime le plus.

La nouvelle, pour lui, est un paradis. Le médium parfait lorsque vient le temps de s'amuser, de tenter une expérience, de s'adonner à un petit jeu littéraire, de soupeser chaque mot avant de le coucher sur papier. En n'oubliant jamais que le but premier de son écriture est de raconter une histoire.

Bien qu'on associe plutôt son nom à des histoires d'épouvante, l'ensemble de ses nouvelles peut, de façon grossière, être divisé en deux catégories : les histoires qui veulent faire rire et les histoires qui veulent faire peur. Le hasard a voulu que les deuxièmes se trouvent une petite niche dans le vaste monde de l'édition.

Délaissant les scènes insolites qui égayaient parfois la vie d'un livreur de pizza nocturne, il s'est depuis quelques années tourné vers un métier où les pourboires sont interdits : il est à l'emploi des Éditions Vents d'Ouest, où il codirige une collection.

Sa réputation est solidement établie dans les milieux de la littérature fantastique. On écrivait en 2005, dans *L'année de la science-fiction et du fantastique québécois* (la bible annuelle du genre au Québec), que «[...] Claude Bolduc s'est imposé, avec près d'une centaine de nouvelles et quelques romans pour la jeunesse, comme un des incontournables de la littérature fantastique québécoise». En 2006, la revue *Solaris* lui a consacré une section «Spécial Claude Bolduc» dans son numéro 158.

On lui porte aussi une certaine estime hors des milieux spécialisés de la littérature fantastique, comme en font foi plusieurs distinctions reçues au fil des ans : invité d'honneur au Salon du livre de l'Outaouais, «Artiste de l'année» aux Culturiades de la Ville de Hull, délégué par l'Association des auteurs de l'Outaouais au Salon des Régions du livre de Besançon, etc. Parallèlement à ses activités d'écrivain, Claude Bolduc possède aussi un côté anthologiste puisqu'il a dirigé quelques collectifs de nouvelles, dont le fleuron est *Petites danses de Macabré*, une anthologie de nouvelles macabres réunissant treize auteurs du Québec, de la Belgique et de la France, parue en 2002 aux Éditions Vents d'Ouest (Gatineau).

Entre 1995 et 2002, il a ajouté une corde à son arc en publiant six romans fantastiques pour le public adolescent, dont quatre ont fait partie de la sélection annuelle de Communication-Jeunesse, un organisme dont la mission est de promouvoir la lecture auprès des jeunes.

En 1998, une sélection de nouvelles réunie dans le recueil *Les Yeux troubles et autres contes de la lune noire* a été unanimement saluée par la critique. À l'automne 2006 a paru, aux Éditions Vents d'Ouest, un nouveau recueil intitulé *Histoire d'un soir et autres épouvantes*.

Dans une petite maison de Hull où les stores sont toujours fermés, Claude Bolduc continue de rêver.

# *Bibliographie*

## Livres

- *Visages de l'après-vie* (recueil, microédition), Brompton, Éditions de l'À Venir, 1992.
- *Dans la maison de Müller* (roman fantastique jeunesse), Montréal, Médiaspaul, «Jeunesse-Pop» n° 101, 1995.
- *La Clairière Bouchard* (roman fantastique jeunesse), Hull, Vents d'Ouest, «Ado» n° 3, 1996.
- *Le Maître des goules* (roman fantastique jeunesse), Hull, Vents d'Ouest, «Ado» n° 7, Hull, 1997.
- *Les Yeux troubles et autres contes de la lune noire* (nouvelles d'épouvante pour lectorat adulte), Hull, Vents d'Ouest, «Rafales», 1998. (contient les nouvelles 26, 27, 48, 52, 55, 57, 64).
- *La Porte du froid* (roman fantastique jeunesse), Montréal, Médiaspaul, «Jeunesse-Pop» n° 127, 1998.
- *La Main de Sirconia* (roman fantastique jeunesse), Hull, Vents d'Ouest, «Ado» n° 27, 1999.
- *Péchés mignons* (nouvelles jeunesse), Hull, Vents d'Ouest, «Ado» n° 33, 2000 (contient les nouvelles 15, 17, 34, 39, 50, 58, 72 et 75).
- *Le Maître de tous les Maîtres* (roman fantastique jeunesse), Hull, Vents d'Ouest, «Ado» n° 44, 2002.

## Direction de collectifs

- *Sourires* (microédition), Brompton, Éditions de l'À Venir, 1994.
- *La Maison douleur et autres histoires de peur*, Hull, Vents d'Ouest, «Ado» n° 2, 1996, 176 pages.
- *Petites cruautés*, Vents d'Ouest, «Ado» n° 23, Hull, 1999.

- *Petites danses de Macabré* (nouvelles macabres pour lectorat adulte), Hull, Vents d'Ouest, «Rafales», 2002.

## Nouvelles en anthologies et en collectifs

- «L'Enfer mauve», dans *Contes et nouvelles de l'Outaouais québécois* (dir. S-A Boulais), Ottawa, Éd. du Vermillon, 1991, 180 pages.
- «Chambre de rêve», dans *Contes et nouvelles de l'Outaouais québécois*.
- «Le Poteau rose», dans *La Crise! Quelles crises?* (dir. M-R Lafond), Hull, Vents d'Ouest, «Rafales», 1994, 288 pages.
- «Bienvenue au 409», dans *Jeux d'adresses* (dir. J. Huard, M-R Lafond, F-X Simard), Hull, Vents d'Ouest, «Rafales», 1996, 222 pages.
- «Le Lapin», dans *La Maison douleur et autres histoires de peur* (dir. C. Bolduc), Hull, Vents d'Ouest, «Ado» n° 2, 1996.
- «Nocturne hulloise», dans *Frontières vagabondes* (dir. P. Bernier), Hull, Vents d'Ouest, «Rafales», 1996, 338 pages.
- «Splendeurs», dans *Ah! aimer...* (dir. M. Lavoie), Hull, Vents d'Ouest, coll. «Ado» n° 12, 1997, 144 pages.
- «Coup de tête», dans *Amitié, dites-vous?* (dir. M. Lavoie), Hull, Vents d'Ouest, «Ado» n° 20, 1998, 114 pages.
- «Les Joyeux Compagnons», dans *Petites cruautés* (dir. C. Bolduc), Hull, Vents d'Ouest, «Ado» n° 23, 1999, 132 pages.
- «Harmonie», dans *L'Année 1997 de la science-fiction et du fantastique québécois* (dir. C. Janelle, J. Pettigrew), Québec, Éd. Alire, 1999, 282 pages.
- «Communion», dans *De minuit à minuit* (dir. D. Conrad), Paris, Éd. Fleuve Noir, 2000, 600 pages.
- «Vieilles peaux», dans *Forces obscures 3* (dir. M. Bailly), Pantin (France), Éd. Naturellement, 2000, parue à l'origine dans *Solaris* n° 135, octobre 2000.
- «Mezcal», dans *Rêves d'absinthe* (dir. P. Marlin), Paris, Éd. de L'Œil du Sphinx, 2001, 278 pages.



«Ton jus savoureux», dans *Rêves d'absinthe*.

«Ta gueule, Fritz!», sur le CD-ROM officiel de la World Fantasy Convention 2001 (dir. Nancy Kilpatrick), Montréal, novembre 2001. Reprise dans *Rêves d'Ulthar* (dir. Christophe Thill), Paris, L'Œil du Sphinx, août 2002.

«Toujours plus bas», dans *Noires Soeurs* (dir. S. Gentilhomme), Paris, L'Œil du Sphinx, 2002, 344 pages.

« Entre les bras des amants réunis » (court roman fantastique), dans *L'Année 2000 de la science-fiction et du fantastique québécois*, Lévis, Éd. Alire, 2005.

Claude Bolduc a publié une quarantaine d'autres nouvelles en revues (*Imagine...*, *Solaris*, *Stop*) ainsi que dans des fanzines québécois, belges et français (*Octa* et *Xuense* en Belgique, *Chimères* et *Slash* en France, ainsi que *Temps-Tôt*, *CSF*, *Horrifique*, *Proxima*, *Fenêtre secrète sur Stephen King*).

#### **Autres :**

Pendant quelques années, il a collaboré, dans la revue de science-fiction et de fantastique *Solaris*, à une chronique consacrée aux fanzines intitulée *Les zines et les autres*, puis *Les points sur les zines*.

Il a aussi signé quelques critiques dans *L'année de la science-fiction et du fantastique québécois* aux éditions Alire, dans *Solaris*, et dans le fanzine *Temps-Tôt*.

Il a en outre réalisé, pendant quelques années, sa propre publication, *La feuille de SHOO*, littéralement un mini-fanzine destiné à la quinzaine de membres de L'APAQ (Association de presse amateur du Québec), et constitué de textes souvent loufoques ainsi que de quelques fictions.

## *Distinctions diverses*

1996 : Sélection de Communication-Jeunesse : *Dans la maison de Müller* (Médiaspaul).

1997 : Délégué par l'Association des auteurs de l'Outaouais au Salon des Régions du livre de Besançon.

En nomination dans la catégorie «Artiste de la relève» aux Culturiades de la Ville de Hull.

Un extrait de la nouvelle *Le Poteau rose* (n° 32 dans la bibliographie détaillée) a été lu sur les ondes de Télé-Québec à l'été 1997, dans le cadre de l'émission *Lectures de fin de soirée*.

Sélection de Communication-Jeunesse : *Le Maître des goules* (Éditions Vents d'Ouest).

1999 : Invité d'honneur au 20<sup>e</sup> Salon du livre de l'Outaouais.

Lauréat dans la catégorie «Artiste de l'année » aux Culturiades de la Ville de Hull.

En nomination pour le prix Boréal 1999 du meilleur livre québécois de science-fiction ou de fantastique avec le roman *La Porte du froid*.

En nomination pour le prix Boréal 1999 de la meilleure nouvelle québécoise de science-fiction ou de fantastique avec *L'Heure de bébé*, parue dans le recueil *Les Yeux troubles et autres contes de la lune noire*.

Adaptation de la nouvelle *Rouge* (dans *Les Yeux troubles...*) pour lecture, dans le cadre de la chronique *Le Coup de coeur de Julie Huard*, émission *Expresso*, SRC télé Ottawa/Outaouais. Diffusion à l'Halloween

Auteur invité à la rétrospective *Edgar Allan Poe, 150 ans déjà... Rétrospective de la littérature fantastique*, à Marche-en-Famenne (Belgique), en novembre.

Auteur invité lors du 2<sup>e</sup> Salon du livre de l'Est ontarien en décembre.

Sélection de Communication-Jeunesse : *Petites cruautés*. (Éditions Vents d'Ouest).

2000 : Lauréat du deuxième prix au concours de nouvelles «Le Prix de la Ligne», organisé dans le cadre de la Foire du livre de Ligny 2000, en Belgique, avec la nouvelle fantastique *Vieille peau* (publiée par la suite sous le titre *Vieilles peaux*).

Sélection de Communication-Jeunesse : *La Main de Sirconia* (Éditions Vents d'Ouest).

2001 : Finaliste au Prix Solaris avec la nouvelle fantastique «Œillades».

Auteur invité au congrès Boréal de science-fiction et de fantastique (Montréal).

2002 : Invité à la Convention nationale française de science-fiction, à Tilff en Belgique. (août-septembre)

Auteur invité au congrès Boréal de science-fiction et de fantastique (Montréal).

2003 : Finaliste au Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois.

Auteur invité au congrès Boréal de science-fiction et de fantastique (Montréal).

Sélection de Communication-Jeunesse : *Le Maître de tous les Maîtres* (Éditions Vents d'Ouest).

2004 : Auteur invité au congrès Boréal de science-fiction et de fantastique (Montréal).



## *Choix de textes*

— *Nous avons le plaisir d'accueillir monsieur Klaus Bundoc, que j'ai reconnu dès son arrivée. Car vous êtes bien Klaus Bundoc, n'est-ce pas ?*

— *J'en suis un, mais j'imagine qu'il y en a d'autres.*

— *Alors bonjour.*

— *Bonjour.*

— *Dites-moi, monsieur Bundoc, au bout du compte, après des romans tels Le Cloporte du foie et Le Gâtre des moules, pourquoi la littérature jeunesse ?*

— *C'est moins cher, quand je harcèle quelqu'un pour qu'il m'achète mon livre.*

— *Et puis d'abord, pourquoi écrire ?*

— *Il y a toutes sortes de raisons pour écrire. Mes premiers écrits furent les billets d'absence que je me confectionnais à l'école.*

— *Alors, bouclons la boucle : pourquoi la littérature jeunesse ?*

— *Vous savez, il m'est déjà arrivé d'être empêché de dormir par des enfants. Une fois que je me suis mis à écrire pour la jeunesse, j'y ai vu la plus sublime des vengeances : j'allais leur écrire des histoires qui les empêcheraient de dormir à leur tour !*

— *Par pure cruauté ?*

— *Par juste retour des choses.*

— *Faut-il voir là le reflet d'une enfance malheureuse ?*

— *Ma plus grande déception fut la fois où on avait dû abattre mon chien, atteint d'une infection incurable. Il était en train de pourrir debout, si laid que même les mouches l'évitaient. Je n'avais même pas pu tirer moi-même. Papa ne voulait pas.*

— *Alors parlons de vous, aujourd'hui.*

— *Vous savez, avant d'écrire pour la jeunesse, j'écrivais déjà pour la vieillesse : des nouvelles !*

— *Dans quel journal ?*

- *Je veux dire : de petites histoires.*
- *Ah oui ! Comme dans votre livre Le Vague à l'œil !*
- *Les yeux vagues, oui.*

**(L'Entrevue)**

*Le plus dur, c'est quand vient le temps de coudre la peau à la base du cou.*

*C'est pour pas qu'elle se vide. Que ferait-Il d'une tête vide ?*

*Les trancher, c'est pas toujours agréable non plus. Même inconscients, ils ont les traits qui se déforment quand la scie mord la chair de leur cou. Je sais bien qu'ils peuvent pas se réveiller – pas avec une dose pareille –, mais ça me fait de l'effet, ce spasme qui tend les paupières. C'est juste un regard vide et luisant, mais ça me transperce quand même, ça oui. Je vois mon reflet dans les yeux du cadavre. Pas de doute : c'est bien moi qui manie la scie.*

*Le cristal est chaud sur mes seins. Pas le cristal, Son cristal. C'est Lui qui l'a dit. « Porte-le quand tu penses très fort à moi, ce sera comme si j'étais là. »*

*Faut gagner son éden. C'est mon slogan à moi et, grâce à lui, je persévère. Mon pouls accélère rien qu'à la pensée de Le revoir. Lui faire plaisir...*

*Où est mon dé à coudre ? Ah ! voilà ! On continue. Oui bon, je disais... Pas très agréable, en effet. Il faut tenir la tête entre mes cuisses, la plaie vers le haut et...*

**(Dis-moi que tu m'aimes...)**

*Ce soir, il était Dieu.*

*Sa tête bouillonnait, elle était un kaléidoscope d'idées, de pensées, de toutes sortes de choses éclatantes qui ne cessaient d'apparaître en tourbillons. C'était bien, c'était parfait, c'était ainsi qu'il s'aimait et se sentait véritablement lui-même.*

*Toute cette faune qui évoluait autour de lui, il la considérait avec condescendance. Mais sans mépris. Pourquoi aurait-il méprisé ces gens ? Il avançait à travers eux sans se presser, tellement sûr de lui qu'il n'avait pas à baisser la tête. Le flamboiement des néons de la main, le tonnerre de musique qui s'échappait des bars, l'aura de fébrilité émanant de la foule ; il regardait tout ça, le sentait, et l'ensemble ne formait qu'une partie de l'hymne grandiose qui célébrait sa propre euphorie. Même les gens qui s'attardaient un instant à le dévisager – il s'était pourtant procuré d'autres vêtements – ne pouvaient altérer son bien-être.*

(Harmonie, in **Histoire d'un soir et autres épouvantes**, p. 11)

*Un vent glacial l'attendait dehors. Elle rabattit les pans de son manteau et marcha vers le bout du terrain, fatiguée de sa journée, les jambes molles, en s'assurant que personne d'autre ne se trouvait à l'extérieur. Une lumière apparut à l'arrière du couvent, mais le temps que Monique se retourne, la lueur avait disparu. L'entrée était perdue dans la noirceur, la plupart des fenêtres étaient opaques.*

*Elle trébucha. Ses bras affaiblis ne purent amortir sa chute et son visage s'écrasa sur le gazon. Malgré la douleur, Monique se redressa le plus vite qu'elle put, en silence. Prier, louer avec ferveur, aimer. Quelque chose de grand allait se produire ce soir. Elle le sentait dans son cœur.*

*La petite grotte, tapie là-bas, réfléchissait doucement la lune. C'était tout à fait cela : un grand point lumineux dans la vie de Monique. À l'intérieur, patient, son sauveur, son amant.*

*Son cœur s'emballa dans sa poitrine quand elle franchit l'entrée. Toute tremblante, excitée, elle laissa glisser son manteau sur le sol. Jésus protégeait son corps du froid de l'automne. Sœur Monique évoluait dans la chaleur ardente projetée par le fils de Dieu, luisant de sueur dans la pénombre.*

(Communion in **Histoire d'un soir et autres épouvantes**, p. 32)

*Je cherchais une édition particulière des Créatures du miroir.*

*Depuis longtemps – je dirais presque depuis toujours –, j’étais à la recherche d’un certain recueil de nouvelles de l’Irlandais Sheridan Le Fanu, un grand maître de la littérature fantastique du XIX<sup>e</sup> siècle. Je possédais bien sûr les livres connus en français, notamment ceux publiés aux Éditions Marabout, Carmilla et Les Créatures du miroir, mais il m’en manquait un, et de mémoire je n’en avais jamais vu un exemplaire de ce côté-ci de l’Atlantique, sa sortie ayant sans doute coïncidé avec l’époque où l’on a cessé de trouver les Marabout partout au Québec. Cet objet de convoitise s’intitulait L’Auberge du dragon volant.*

*Ce que j’avais déjà lu de Le Fanu m’avait passablement remué – la nouvelle « Thé vert » n’a d’ailleurs jamais cessé de me hanter –, et j’étais plutôt frustré de connaître un titre apparemment inaccessible de cet auteur si frappant. Mais un jour, au hasard d’une bibliographie, j’ai découvert une autre édition des Créatures du miroir, antérieure à celle de Marabout, et qui contenait quatre textes au lieu des trois que je connaissais ! À « Thé vert », « Le Familier » et « Monsieur le juge Harbottle » s’ajoutait « La Chambre de l’Auberge du dragon volant » ! Ma flamme était ravivée, d’autant plus que cet éditeur, Le Terrain vague, ne me semblait pas inconnu.*

*Hélas ! je me suis aperçu que les livres des Éditions Le Terrain vague portaient bien leur nom ! On ne les voit jamais, on est dans le flou, on cherche à tâtons. Cette seule quête suffisait à meubler une bonne partie de mes temps libres ; il m’arrivait souvent de me rendre à Montréal, à Québec ou à Trois-Rivières pour faire une tournée des bouquineries. J’avais constamment ce livre en tête, il m’arrivait même d’en rêver ; je le trouvais enfin, dans une bouquinerie impossible à identifier, dans une ville que je n’arrivais jamais à reconnaître, et chaque fois avec une couverture différente.*

**(Les Yeux troubles)**



*Ce soir, il en écrivait une.*

*Peu importait quoi, l'heure de la grande ponte était venue. Assez tergiversé, louvoyé et hésité! Il était temps de confondre un directeur littéraire, de prouver au monde, de se démontrer à lui-même que... Mais après la fermeture, bien sûr. Pour l'instant, le travail, si terre à terre soit-il. Coup d'œil à la vitrine.*

*Le rang Saint-Achillée n'était certes pas le meilleur endroit pour tenir une boutique de fins bibelots. Ceci provenait en partie du fait que ses habitants, pour la plupart bûcherons et cultivateurs, préféraient de beaucoup le lard à l'art, et qu'à leurs yeux les jambes torsées du dernier des vachers valaient plus que les courbes sublimes de l'Éphèbe de Kritios – du moins celles des reproductions miniatures qui ornaient les tablettes de la boutique. En outre, la notion de chemin asphalté étant de toute évidence étrangère à la culture locale, les bibelots sur les rayons ne payaient guère de mine, et chaque jour étouffait un peu plus leurs reflets, ternissait leur éclat et souillait leur pureté. Ici comme ailleurs – et sans doute davantage –, la poussière dénigrant l'esthétique et violait ses lois.*

*Mais l'étincelance des bibelots importait aussi peu à Klaus que la moiteur de sa première pollution nocturne, et lorsqu'il faisait virevolter son plumeau le long des étalages, son esprit s'envolait et s'enroulait aux arabesques tracées par son outil de travail. C'est en fixant les plumes agitées par le vent qu'il parvenait à faire le vide en lui, puis à se propulser vers cet état de dérèglement des sens tant souhaité. Celui, bien sûr, d'où jaillit l'étincelle. Rimbaud l'avait dit – sans toutefois mentionner la méthode du plumeau ou le commerce des bibelots. Et si c'était bon pour Rimbaud, pourquoi pas pour Klaus Bundoc, auteur en panne, science-fictionneur enchaîné à l'immonde boulet du surnaturel?*

**(Un cas d'adaptabilité)**

*Il y eut la douleur.*

*Puis tout se mit à tourner. Ses pensées étaient devenues une pâte épaisse qui emprisonnait son cerveau, le comprimait, l'obscurcissait. Richard avait l'impression que sa tête se balançait d'un côté à l'autre*

sans arrêt.

*Le tourbillon se calma peu à peu, mais Richard attendit encore quelques secondes avant d'ouvrir les yeux. D'abord, il ne vit que du gris. Puis des détails se précisèrent. Des taches sur les murs. Des murs de ciment. Sales. Une vieille table en bois s'appuyait sur l'un d'eux, tout près de lui. Quelques bouteilles vides. Une porte faite de planches clouées. Une ampoule crasseuse dans un coin, au plafond.*

*Où était-il ?*

*Il avait froid. Et mal. Mal à la tête. Surtout, mal à la queue. Il voulut se masser, mais ses bras refusèrent de se rendre à destination.*

*Attaché !*

*Péniblement, Richard redressa la tête.*

*Nu !*

**(L'Heure de bébé)**

*Après le déjeuner, Stéphane était venu s'installer devant sa fenêtre et s'était posé la même question qu'en ce moment : le lapin était-il parti ? Il avait fini par le croire, comme c'était maintenant presque le cas.*

*Puis, il avait vu le monsieur de la compagnie d'électricité, venu faire la lecture du compteur, son gros calepin sous le bras.*

*Non, il n'y avait plus aucun doute dans l'esprit de Stéphane.*

*Le lapin était là.*

*Il l'avait vu tout à l'heure.*

*Le monsieur aussi l'avait vu, pensa-t-il en regardant le calepin sur le gazon. Mais pas longtemps.*

*Les images dans sa tête défilèrent à toute vitesse. Le lapin qui jaillit lourdement du jardin. Le monsieur soulevé de terre. Ses cris, alors qu'il se retrouve dans la gueule du lapin, qui le secoue comme un morceau de viande. La tache rouge sur sa chemise. Le lapin qui retourne sous le couvert du champ de maïs. Dans sa gueule, le monsieur a cessé de se débattre.*

*C'était une scène comme dans les dessins animés, et pourtant Stéphane n'avait pas ri. Tout cela était trop vrai, les cris du monsieur, les*

*yeux énormes du lapin, ses dents luisantes de bave... Mieux valait penser à autre chose, sinon il en ferait des cauchemars à répétition.*

*Donc, le jardin avait maintenant l'air désert. Mais Stéphane avait l'œil vigilant. Plus loin, le vent faisait danser les têtes des plants de maïs. Gauche-droite, droite-gauche. En plissant les yeux, Stéphane aperçut deux pointes qui ne suivaient pas le mouvement. Elles bougeaient de haut en bas, parfois émergeant au-dessus des plants, parfois disparaissant complètement, à un rythme irrégulier qui n'avait rien à voir avec le vent. Ces pointes étaient roses.*

*C'étaient ses oreilles.*

*Non, jamais Stéphane n'avait entendu dire que pareil lapin se fût enfui d'une télé. Et jamais il n'aurait pensé devoir se méfier d'une télé. Voilà certainement une autre chose qu'il allait devoir dire à son père.*

*Quand ?*

*Un bruit de crachat retentit au fond du jardin. Du coin de l'œil, Stéphane vit un objet rond décrire une courbe dans les airs avant de tomber lourdement sur le gazon, pour ensuite rouler jusqu'au calepin. Il ressentit un certain soulagement lorsque la boule s'immobilisa avec son côté pâle tourné vers l'arrière. De cette façon, de sa position, Stéphane ne pouvait voir que le côté plus sombre, les cheveux. C'était mieux. Mais il voyait la coupure du cou et la tête qui lentement achevait de se vider.*

**(Le Lapin)**

*On disait qu'elle était un peu bizarre, qu'elle ne comprenait jamais rien à rien. Mais on la tolérait quand même, mieux on l'aimait bien, surtout les gars. Ils disaient que c'est parce qu'elle avait le don de les consoler, que même si elle était toute mêlée en dedans, elle faisait des choses que les autres ne faisaient pas.*

*C'est pour bientôt, oui ?*

*Jaillies de nulle part, d'innombrables mains se mirent à palper son corps, s'insinuant dans sa chemise de nuit, des dizaines de petits doigts*

*glacés qui couraient sur sa peau brûlante. Elle sourit, haleta, mais chassa les fantômes. Toutes ces mains sur son corps, mais pas celles du 304. Pourquoi ?*

*Les rideaux en face, comme d'habitude, étaient fermés. Julie soupira. Elle aurait préféré mieux, mais dans le fond, cela pouvait aller. L'expérience lui avait appris que l'imagination, parfois, était plus forte que le réel. Non, pas plus forte, autant alors, d'une façon différente, mais presque physique, excitante, sans l'ombre d'un doute. Ce qu'il y avait de bien, avec ce 304, c'est qu'il prenait souvent sa douche, plusieurs fois par jour. Il était propre. D'ailleurs, Julie avait pu flairer son odeur l'autre jour sur le trottoir. Masculine et animale, âcre et envoûtante. À peine avait-elle remarqué cet homme jusque-là, mais depuis ce moment, il n'y avait plus que lui dans ses pensées.*

*Pour l'instant, rien. Julie se mordit les lèvres. Elle s'aperçut que ses mains étreignaient le rebord de la fenêtre. Derrière elle, le tic-tac de l'horloge rythmait les ténèbres, rebondissant d'un mur à l'autre, traversant sa tête de part en part.*

*Monsieur se fait attendre.*

*La petite fenêtre de gauche s'illumina. Deux secondes plus tard, la silhouette du 304 se profilait sur le rideau. Il lança sa serviette, et Julie vit l'ombre de sa queue qui pointait. Le dard, la flèche, l'arme. C'était le seul 304 constamment dressé qu'elle eût vu. Et il avait une drôle de forme. Comme elle aurait voulu voir, sentir, remiser ! Coup d'œil vers la cuisine, derrière elle.*

*Les mains invisibles revinrent aussitôt et tentèrent de s'insinuer entre ses cuisses. Elle serra les jambes, pas complètement, juste un peu. Puis elle se crispa, cria, et les mains reculèrent.*

*Tout bien pensé, c'était mieux quand il n'y avait pas de rideau du tout. Au diable l'imagination.*

**(Julie)**

*Ce matin monsieur Gary n'est pas ici au campement. Monsieur Luc est assis par terre le dos contre une roche. Il bouge pas. Il a les yeux ronds ronds et regarde le sang partout par terre. Qui saigne ? Ça goûte*

*drôle dans ma bouche. J'ai demandé où était monsieur Gary et il a ri longtemps avec ses gros yeux. Il voulait pas que j'approche. J'ai pensé qu'il voulait me voir cueillir des fruits dans le petit bois. Je suis allé mais jamais je mangerai un fruit.*

*J'ai le temps de revenir avant qu'il fasse noir. Deux fois, en cachette, j'ai été voir monsieur Luc. Il avait pas bougé et il avait encore ses gros yeux. Je vais me coucher sans le regarder. J'aime pas ses yeux. J'ai hâte de voir les secours.*

**(Rouge)**

*J'ai toujours su que Suchi portait un masque. Même à l'époque où je ne l'avais encore aperçu que de loin, noyé dans tel ou tel groupe de convives, ce visage-là avait capté mon attention. Oh, c'était un masque aux traits tout à fait humains, et beaucoup de soin avait été apporté à son réalisme, si bien qu'en le voyant de loin ou en lui jetant un rapide coup d'œil, on pouvait très bien ne rien remarquer. De plus près toutefois, aucun doute n'était plus permis. Bien que cette seconde peau épousât à la perfection les mouvements de ses mâchoires ou ceux, plus souples, de sa bouche, une impression de fixité s'en dégageait que rien ne semblait pouvoir altérer. Pour le reste, il s'agissait d'un masque plutôt banal. Deux ouvertures dont le dégradé subtil se confondait avec les yeux, une ébauche de nez, une fente à la place de la bouche, le tout surmonté d'une tignasse noire. En fait, le masque n'avait tellement rien de particulier que, sitôt vu, on l'oubliait et que l'on aurait été bien en peine d'en donner la moindre description. Voilà qui ne va pas sans surprendre, puisque je suis plutôt physionomiste et que je garde toujours un souvenir net et précis des visages que je rencontre. Le long menton qui prolonge le visage blanc aux yeux cernés de noir de Salem s'est fixé dans ma mémoire sous la forme d'un immense chausse-pied. Mon esprit ajoute automatiquement les quelques longs poils qui manquent au visage de Gerboise pour ressembler tout à fait à une souris. Quand il s'agit de Suchi toutefois, les images varient et je suis incapable d'en fixer une. Mis à part cette idée de masque.*

*Et pourtant, et pourtant, son effet sur les gens n'avait rien à voir avec celui produit par un masque ordinaire, par le double puits des yeux absents, par les rides figées pour l'éternité, par cette irrépressible impression de coquille vide. Quant à vous dire Suchi sans son masque... Je ne me souviens pas d'avoir entendu quelqu'un évoquer un Suchi au visage découvert. Il était tout à fait le genre de personne qui ne laisse aucune empreinte dans les consciences. On ne conservait qu'un seul souvenir physique de Suchi : son odeur corporelle vaguement saumâtre, qui peut-être indisposait au premier contact, mais que l'on acceptait rapidement comme agréable.*

**(Le masque)**

*Quand Jacques retrouva les paupières, une bestiole se prélassait, là, sur le tapis de la chambre. Pour une raison connue d'elle seule, elle agitait ses antennes pendant que ses innombrables pattes restaient au garde-à-vous. Soudain, comme si elle avait perçu le poids d'un regard, la créature s'enfuit en zigzquant.*

*Belle énergie. Belle vivacité. Et toi, Jacques, saurais-tu en faire autant ? La dernière fois que tu as fourni un effort comparable, tu devais être spermatozoïde.*

*Pour bouger, ça prend d'abord une bonne raison.*

*Ainsi, cela valait-il vraiment la peine de se lever pour aussitôt plonger dans une autre journée interminable ? Une de plus. Pareille aux autres. La torture sans cesse renouvelée, qui consistait pour l'essentiel à traîner sa misérable carcasse ici et là, à subir la vue de sa triste personne dans le miroir ou, pire, à la montrer aux autres. Tiens, il aurait volontiers changé de place avec cette bestiole pleine de pattes qui avait salué son réveil. Elle ne connaissait pas la déprime. Elle n'avait pas à se gaver de pilules pour fonctionner jour après jour. Inconsciente de la journée précédente, elle était heureuse. Tandis que pour Jacques, l'existence, c'était un peu comme pour ce pauvre Sisyphe, condamné à rouler indéfiniment sa pierre en haut d'une montagne. Sisyphe avait sa pierre,*

*Jacques, lui, avait sa propre personne, cette chose sans saveur, sans consistance et sans but, plus difficile à faire rouler qu'une pierre.*

*Malgré tout, comme c'était le cas la majorité des matins, il finit par quitter son lit, même si la station debout avait un désavantage de taille : elle le rapprochait de ce plafond bas qui lui pesait tant.*

**(Entre les bras des amants réunis)**

*C'était l'un de ces moments privilégiés de l'existence, de ceux où l'on est soudain investi d'un amour si grand que l'on désire en projeter une partie hors de soi. Voilà la magie de ce petit quelque chose que l'on porte à l'intérieur et qui gonfle, devient de plus en plus important, à un point tel que c'en est presque trop et qu'il devient impossible de ne pas le partager. On en est rempli, on déborde, on est heureux, on rit tout seul, à voix haute, l'on en hurlerait de joie tant la pression se fait forte en son cœur. C'est dans cet état que Simon Bouchard s'était réveillé au terme d'une sieste de début de soirée. Dès qu'il avait mis le pied hors du lit, il s'était senti transporté par l'euphorie. Longtemps il avait tourné en rond, fébrile, un peu perdu dans la maison déserte, incapable de décider quoi faire de tout ce bonheur qui l'habitait. Puis il s'était souvenu d'un bout de son rêve dans lequel il conversait avec grand-père.*

*Grand-père! Grand-père qui se morfondait tout seul dans son coin, grand-père dont personne ne s'occupait, grand-père qui aurait bien besoin d'une parcelle de cet immense bonheur dont Simon ne savait que faire.*

**(Jour de fête)**

*Difficile, oh! tellement difficile de quitter sa couche, difficile de se lever dans le noir et de chercher un élément familier qu'on ne trouve pas. L'angoisse referme sa poigne sur l'esprit et l'emprisonne tel un étouffoir, pendant que le corps se débat contre l'ankylose qui le cloue sur place. Où Quand? Comment?*

*Tant de volonté, oh! tellement de volonté pour y parvenir! Les brumes du sommeil continuent de tournoyer, entraînant à leur suite des lambeaux*

*de pensées, un sentiment d'oppression, le fantôme de quelques souvenirs vers un immense trou noir qui aspire toute lumière.*

\* \* \*

*Une fois debout, toutes ces pensées sont balayées.*

*Autour d'elle n'est qu'une chape de ténèbres qui avale tout, y compris les mains qu'elle agite devant son visage. En ouvrant toutes grandes les paupières, elle a l'impression que son front se plisse au complet, qu'elle a ouvert beaucoup trop grand, que quelque chose ne va pas. Elle referme aussitôt. Ses doigts portés à ses yeux ne rencontrent que deux maigres tentures de peau.*

\* \* \*

*Il y eut un trottoir. Depuis elle s'applique à le suivre en pleurant, les bras tendus vers l'avant comme une somnambule, butant sur les obstacles, posant le pied en bas du trottoir tous les dix pas. Tout n'est que silence hormis, parfois, le bruit d'une voiture ou le cri d'une sirène de police quelque part. C'est la nuit, chuchote une petite voix en elle. Criii criii criii, confirme un grillon.*

*Tout n'est que ténèbres que rien ne vient jamais percer, pas la plus infime lueur, pas le plus petit reflet, pas la plus timide étoile dans le ciel.*

**(Lendemain de veille)**

*Un air de vaudeville déferle sur la salle, pendant que des applaudissements et des cris enthousiastes s'élèvent de l'assistance. Un grand sec fait maladroitement irruption du côté gauche de la scène, comme si on l'avait poussé. Il est vêtu d'un complet rayé verticalement qui accentue sa maigreur et sa hauteur, porte un chapeau-melon surmonté d'une hélice, ainsi qu'une valise noire. En quelques enjambées dignes de monsieur Hulot, il se rend au centre de la scène où l'attendent un micro sur pied et une petite table sur*



laquelle il se déleste de son fardeau. Par terre, il repère un cordon électrique qu'il branche dans la valise avant d'ouvrir celle-ci.

*Tap! Tap! font ses doigts sur le micro, imposant le silence à l'assistance. Ti-Bert jette un coup d'œil à la ronde, s'attarde sur le mur de béton, trois pas derrière lui, qui affiche les marques du temps et constitue le fond de la scène. Au moment où il reporte son attention sur les spectateurs, un projecteur s'allume, faisant miroiter des gouttelettes de sueur sur son front.*

*— Bonsoir mesdames, mesdemoiselles et messieurs. Je suis intimidé de vous voir si nombreux ce soir. Pour être franc, j'aurais préféré quelque chose de plus intime, avec la petite blonde là-bas, dans la sixième rangée*

*Plongeant une main dans la valise ouverte, Ti-Bert actionne quelque chose. Aussitôt s'élève un roulement de tambour, qui meurt sur un puissant coup de cymbale. Aucune réaction de l'assistance.*

**(Un numéro du tonnerre)**

*Un jour, le hasard mettra sur le chemin de votre vie un homme qui nie le Mal. Vous ne devez pas écouter cet homme. À jamais fermez-lui votre esprit. De votre réaction dépendra votre avenir. Et celui des vôtres.*

*Éliminez cet homme, il n'est là que pour corrompre croyance. Il est celui qui efface, il est l'émissaire qui des mémoires oblitère le souvenir, éliminant la résistance qu'engendre la connaissance.*

*Écrasez du talon le visage de cet homme, sectionnez cette langue qui remue dans sa bouche, car c'est le mensonge qui l'agite et l'Enfer qui la nourrit.*

*Extirpez les yeux du visage de cet homme, broyez-les entre deux pierres, car ils sont les phares de la Nuit qui scrute.*

*Car c'est dans la connaissance que réside ma puissance et dans la ferveur que je nourris ma substance. Vos âmes sont ma résidence et vos corps mes doigts qui rampent.*

*Car si vous tuez cet homme, je reviendrai.*

**(Les ténèbres)**



# *Synthèse*

## **Le fantastique**

L'œuvre de Claude Bolduc naît d'un double tiraillement. D'abord entre le réel et l'imaginaire, toujours en conflit, ensuite entre la peur et le rire, poison et antidote. Sous sa plume le déchirement est constant. Lire Bolduc, c'est ne jamais savoir d'avance où le guide nous mènera. Le sait-il lui-même ?

Claude Bolduc aime rire et faire rire. Les détails de la vie quotidienne, nos petits travers et nos bêtises sont pour lui une source inépuisable d'inspiration. Il n'est jamais aussi amusant que lorsqu'on le retrouve sous le masque de Klaus Bundoc, son personnage préféré, petit écrivain sans succès et peut-être sans talent, reflet hilarant et déformé de l'auteur.

L'humour québécois – et Bolduc est profondément québécois – s'apparente à l'humour juif par son constant recours à l'auto-dénigrement, à la fois arme offensive et défensive. On ne s'étonnera donc pas de retrouver chez l'auteur des personnages soumis aux pires tourments. Il les insulte, les bafoue, les blesse, les assassine, les dévore, les broie en accompagnant le tout d'un grand éclat de rire de santé. Bolduc est un grand assassin, comme Shakespeare, et comme lui, c'est un assassin heureux.

Par un paradoxe que les vrais amateurs de fantastique n'auront aucune difficulté à comprendre, Claude Bolduc est aussi le chroniqueur des grands lieux de la peur. Il partage avec les Hellens, Ghelderode, Ray, Owen, Compère, Prévost et tant d'autres, le goût et la fascination des espaces autres et des terreurs qui en proviennent. Chez lui, brume et cauchemar s'allient tout naturellement, comme s'il n'avait jamais pu en être autrement. Ses mondes ne connaissent pas la pitié. Ils sont cruels, dévorants, anéantissants. Les puissances qui s'agitent dans les tréfonds du réel n'ont rien d'humain. Pour elles, l'humanité n'a pas plus de valeur que

les cailloux sur le bord de la route. Pourtant, ces puissances préfèrent les hommes aux cailloux car ceux-là ont l'avantage sur ceux-ci de hurler et de s'agiter quand ils meurent.

Plusieurs croient qu'humour et terreur ne peuvent coexister en une même œuvre. Ceux-là ignorent comment le fantastique balance constamment entre les deux, comment le fantôme peut tout autant terrifier que faire jaillir le rire. Ceux-là n'ont pas lu Jean Ray ou Robert Bloch, n'ont pas connu le sentiment d'étrangeté toute particulière que crée la perpétuelle hésitation entre des émotions en apparence si opposées.

Nous venons de mentionner les noms de Jean Ray et de Robert Bloch. Surprendrons-nous vraiment en révélant que Bolduc leur voue un véritable culte ? Qu'il reconnaît en eux des frères d'âme ? Cela n'a rien d'étonnant quand on sait à quel point l'un et l'autre ont systématiquement cultivé les rapports étranges entre le rire et la peur.

Québécois de naissance, Bolduc l'est tout autant dans sa thématique, bien que l'écran particulier du fantastique puisse parfois créer illusion du contraire. On retrouve chez lui, par exemple, le vieux thème si québécois du conflit entre la ville et la campagne, qui se résout aisément par le jeu de l'alchimie fantastique : chacune est également à craindre. La peur et l'horreur se cachent indifféremment dans les ruelles de Hull (*Le maître des goules, Toujours plus bas*) dans les forêts de banlieue (*La clairière Bouchard*) ou les forêts sauvages (*La porte du froid*), sans préférence pour l'une ou pour l'autre. Ici, pas de revitalisation par la vie campagnarde, pas davantage d'édification par l'existence urbaine. Le sentier s'ouvre devant vous, invitant. Mais tout au bout, vous ne l'ignorez pas, ne peut se trouver que l'anéantissement. Autant profiter du voyage...

Le fantastique de Bolduc s'inscrit dans la veine moderne d'une tradition fantastique qui nous vient d'Edgar Poe en passant par M. R. James, Arthur Machen et H. P. Lovecraft. Le surnaturel, chez lui, a depuis longtemps perdu ses oripeaux judéo-chrétiens, et ne fait plus référence qu'à lui-même et aux créations (et créatures) que nous devons aux nombreux praticiens du genre qui ont œuvré des deux côtés de l'Atlantique. Mais que l'on n'imagine pas Bolduc copiant servilement ses écrivains préférés. Quand il choisit les thèmes les plus éculés, c'est pour

leur insuffler son esprit particulier, ricaneur et pétri de cruauté. La tête du sorcier décapité est toujours vivante, mais si elle doit le rester, elle doit impérativement se trouver un ami et dans les plus brefs délais (*Coup de tête*). Ailleurs (*Le Grand Tripoteur*), il accompagne les vivants au-delà de la mort. Ils deviennent esprits ou fantômes, comme de bien entendu. Mais si la mort ne les menace plus, il existe une menace plus grande encore.

Chez lui, il n'existe pas de scission réelle entre son œuvre destinée aux adultes et celle qui s'adresse à la jeunesse. On y retrouve le même souci du réel, du détail vrai, de la réplique typique, et, parallèlement de l'irrationnel. Tout au plus remarquera-t-on que l'humour s'y fait plus discret, moins interventionniste. Mais cela caractérise peut-être davantage la partie la plus récente de son œuvre, qu'elle soit ou non destinée aux adultes. Bolduc s'y rapproche davantage de ses personnages, délaissant les marionnettes sans défense qu'il affectionne, pour se coller à des personnages de chair et d'os, luttant et souffrant en même temps que nous. Ces personnages-là, ils peuvent nous faire sourire à l'occasion, mais c'est d'un sourire un peu douloureux car leur vérité nous rappelle à la nôtre, leurs souffrances deviennent les nôtres.

Au fil des années, après des débuts aussi modestes que l'homme lui-même, Bolduc s'est peu à peu imposé comme l'un des deux ou trois meilleurs créateurs fantastiques du Québec. Des textes récents et aussi accomplis que *Julie*, *L'heure de bébé* ou *La porte du froid*, laissent croire qu'il pourrait bientôt atteindre le podium supérieur. C'est ce que nous lui souhaitons et, soyons un peu égoïstes, c'est ce que nous nous souhaitons à nous-mêmes.

Monsieur le guide, amenez-nous de nouveau dans vos sentiers ténébreux.

Guy Sirois

## La littérature jeunesse

L'œuvre de Claude Bolduc s'inscrit dans un univers fort particulier, d'une originalité troublante qui incite le lecteur maintes fois bouleversé par ses découvertes à revenir sur terre au plus tôt pour reprendre un contact rassurant avec son quotidien. Empreints tantôt de tendresse, tantôt d'une cruauté qui fait frémir, ses textes s'attardent longuement à décrire les lieux, les personnages et les péripéties avec une précision telle qu'un de ses éditeurs prétend qu'il est possible d'apercevoir des brins d'herbe bouger dans un champ. L'auteur maîtrise à la perfection cet art de faire voir, de faire sentir, de faire goûter au miel ou au fiel de la vie.

Les romans et les nouvelles de Claude Bolduc se lisent et se visionnent du même coup. Friand d'auteurs qui ont marqué sa jeunesse et qui ont influencé son écriture, sa bibliothèque regorge de recueils (Ray, Bloch, Matheson, Lovecraft, etc.), ainsi que d'anthologies de nouvelles fantastiques de toutes les époques.

*Dans la maison de Müller* (Médiaspaul, 1995) marque l'arrivée de Claude Bolduc dans le merveilleux monde de la littérature jeunesse québécoise. D'entrée de jeu, l'auteur annonce ses couleurs pour les œuvres à venir. Certes, l'horreur prime et étale des tentacules de frissons, d'angoisse, de montées d'adrénaline suivies de sueurs froides. Cependant, de petites doses d'humour sont parsemées ici et là pour détendre le lecteur, le faire sourire avant le coup final qui viendra le clouer au plancher. Ce premier roman met en évidence un style fort original d'ailleurs développé et apprivoisé dans de nombreux textes publiés en fanzines, ces petites publications échangées entre mordus de littérature qui y voient une occasion de partager leur imaginaire.

*La clairière Bouchard* (roman) et la direction du collectif *La maison douleur et autres histoires de peur* plongent Claude Bolduc dans la nouvelle collection *Ado* des Éditions Vents d'Ouest, dont il deviendra l'un des codirecteurs. L'auteur persiste dans cet univers tapissé de mystère et déclencheur d'émotions fortes. Début lent, mise en place des personnages

et des lieux, montée progressive de l'intrigue jusqu'à l'éclatement final. En particulier, *Le Lapin*, dans ***La maison douleur***, dénote un imaginaire débridé qui assaille le lecteur, toujours tenu en déséquilibre.

***Le maître des goules*** (Vents d'Ouest) permet à Claude de créer de toute pièce un nouveau monde, le monde du Dessous, fait d'horreur et de tendresse. Un roman particulièrement aimé des jeunes, friands de ce type de récits. Cimetière, tombe, pénétration dans les profondeurs de la terre où Alain rencontre des êtres étranges, généreux ou violents. S'imbriquent une série d'événements qui permettront au héros de revenir dans une suite intitulée ***La main de Sirconia***, qui annonce déjà un troisième roman. Heureusement, entre ces deux histoires, l'auteur permet à ses lecteurs de se refroidir l'esprit avec ***La porte du froid*** (Médiaspaul), une histoire tout en neige, en poudrerie et en atroces engelures. Du fantastique à l'état pur qui traverse la peau de bord en bord.

En conclusion, l'œuvre de Claude Bolduc permet de rétrécir l'écart subjectif entre la littérature jeunesse et la littérature adulte, puisque lui-même se définit à juste titre comme un auteur universel. Un auteur, puis-je ajouter, qu'il est plaisant de découvrir.

Michel Lavoie